

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Succube

Cybèle Laforge

Numéro 68, hiver 2001

Jeunes nouvelliers

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Laforge, C. (2001). Succube. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (68), 46–50.

## Succube

Cybèle Laforge

**D**'un pas allègre et sautillant, il suivait les sentiers qui serpentaient entre les troncs, respirant avec délices l'air limpide de cette matinée du début de septembre. Cette journée avait magnifiquement commencé. Après une semaine de pluies interminables et venteuses, il s'était éveillé, ce matin-là, sous la sensuelle caresse d'un rayon de soleil languissant entre ses cils. Il avait paressé de longues et heureuses minutes, s'étirant comme un chat dans la chaleur des draps, puis s'était levé empli d'une énergie nouvelle et salutaire qui tranchait nettement avec l'humeur dépressive dans laquelle il s'embourbait depuis des jours. Il avait déjeuné de deux grosses oranges juteuses, dérogeant à son régime habituel de café et de cigarettes, puis s'était demandé que faire de cette belle journée. Évidemment, la sagesse commandait de profiter de ce dynamisme impromptu pour aller déposer quelques demandes d'emploi ; son assurance-chômage touchait à sa fin, et il n'avait pas pu régler son loyer du dernier mois. Les regards réprobateurs de ses proches, ajoutés à ses vingt-six ans, pesaient lourd sur sa fainéantise, bien qu'il tentât irrégulièrement d'écrire un roman... Pourtant, le soleil brillait si fort, le vent devait sentir si bon dans les arbres vivifiés par la pluie, qu'il avait envoyé toute velléité de remords à la poubelle avec le contenu puant du cendrier et était parti à pied, tout en joie, pour le mont Royal. Heureuse décision ! Plénitude exaltée ! Son esprit émergeait à présent des brumes grisâtres de l'inaction prolongée, ses jambes recouvraient leur vivacité et il sentait chaque muscle de son corps se tendre en une délicieuse tonicité. Même les insectes se secouaient de leur engourdissement et voletaient lourdement autour de lui, tout étonnés de se retrouver vivants après une semaine de froidure passée à végéter sous les feuilles.

Le jeune homme grimpa une paroi rocheuse et déboucha sur le large chemin des Calèches, étirant paresseusement ses méandres ombreux tachetés de jeux de lumière mouvante. Il continua à

marcher d'un bon pas, toujours vers le sommet, profitant du calme de la montagne par cette matinée de semaine. Il souriait au ciel en respirant à fond, lorsque tout à coup une mouche filant à grande vitesse vint percuter son oreille droite, s'y engouffrant d'emblée. Elle aurait voulu viser cet orifice avec précision qu'elle n'aurait pas mieux agi ; le garçon la sentit distinctement y pénétrer, ce qui provoqua un frisson de répulsion immédiat, suivi de moult chatouillements intenable. Il pencha la tête de côté et se frictionna le pourtour de l'oreille, espérant que la pression ferait tomber la mouche qui ne pouvait être allée bien loin dans son conduit auditif. En l'absence de résultat, il tenta d'y insérer le doigt, mais renonça immédiatement en se disant qu'il ne pouvait ainsi que pousser l'insecte plus avant dans ses profondeurs sensorielles. Il resta donc immobile un moment, tâchant de s'empêcher de se gratter (ces démangeaisons auriculaires lui hérissaient l'épiderme), à l'affût du moindre mouvement ou soubresaut étranger dans son oreille (à l'intérieur de lui-même, il en frémissait d'horreur !). Rien ne bougeait. Pourtant, il était sûr de l'avoir sentie entrer, mais pas ressortir... Perplexe, il reprit son chemin en tentant désespérément d'atténuer les chatouillis de son conduit auditif, dont la sensibilité avait été mise à vif par ce contact insolite. À mesure que les picotements se calmaient, il se persuada d'avoir été le jouet d'une illusion sensitive ; la mouche avait effectivement, par un curieux hasard de l'espace-temps, percuté son oreille, mais emportée par son élan elle avait rebondi à l'instant sur les étroites parois de son tympan et était repartie aussi vite qu'elle était venue, un peu étourdie. Au bout de deux heures de marche, las et se traînant les pieds, il n'y pensait même plus.



Ici s'annulent tous les repères et toutes les crises. Les frontières de la vie d'avant ont éclaté, et je gis quelque part au delà de leurs débris flottants. Enfin, nous gisons, elle et moi, moi et cette jeune fille mystérieuse. Il me semble qu'il y a une éternité qu'elle est là avec moi ; pourtant, si je regarde le calendrier (je dois à

présent me concentrer comme un ascète parlant aux roches pour arriver à relier cette série de chiffres abstraits à une conception du temps qui me fuit de plus en plus), je finis par m'apercevoir qu'une dizaine de jours seulement s'est écoulée depuis son apparition. Elle s'appelle Lara. C'est tout ce que je sais d'elle, sinon qu'elle est plus belle et plus terrible qu'une déesse nordique, qu'elle est jeune et fraîche comme l'aube où Dieu créa les océans, et qu'elle est morte. Ce dernier fait, elle me l'a dit elle-même, le reste je l'ai constaté seulement. Je suis éperdu d'amour. C'est la première fois que cela m'arrive. Je découvre que la vie peut avoir la suavité et la moiteur d'une pêche, mais que le vide et l'oppression du trou noir tournoient autour de l'entité bicéphale que nous formons désormais. Je frémis de peur. Je tremble de béatitude. Je veux constamment être avec elle. Elle. Elle qui pourrait partir. Désserter ma couche. Mourir à moi. Expirer une seconde fois. Non. Je la tiens trop bien ! C'est pourquoi je dors presque tout le temps. Le sommeil vient si facilement, à toute heure du jour ou de la nuit, depuis qu'elle est là ! Ce n'est pas sa faute si elle ne peut m'apparaître qu'en rêve, puisqu'elle est décédée. Pourtant, elle est si vivante pour moi, quand elle vient me rejoindre ! Comment expliquer ce qui m'arrive ? Comment jeter sur papier ces nuits chaudes comme un enfer de délices musqués, ces étreintes odorantes sur le fil de l'épée, ce gouffre rouge qui palpite et nous entraîne, empalés et flottant sur l'irréel venteux, à travers des félicités inhumaines ? C'est fou et c'est tout, c'est tout à la fois, je ne sais plus rien et je n'ai jamais autant vécu. Ce ne sont pas des rêves. C'est une possession. Depuis des jours que je ne fais que dormir sur les ailes de mon fantôme adulé, mes amis doivent me croire mort. Je le suis peut-être ?



Mon amour éthéré, ma chair désincarnée, je trace ces mots d'un antre de désespoir, car je n'ai plus qu'eux pour tenter de te toucher dans toute ton absence. Tu me quittes à petit feu, à présent que tu as consommé mon sang et ma pulpe charnelle

d'homme vif, de plus en plus à vif. Je dors de toutes mes forces, les poings serrés tel un nouveau-né au seuil de ce monde où je ne puis te rejoindre, et du fond duquel tu me contemples dans le vague, triste et évanescence. Je dors de toute mon âme, mais tu es retenue dans l'ombre et tu n'arrives plus à pervertir les frontières de nos univers antinomiques. Lara, Lara, ma brume louvoyante, j'ai encore aux lèvres ce goût de mangue acidulée que je cueillais entre tes cuisses, j'ai encore au sexe ces refrains effrénés des dérives diurnes, mais la coupe des dieux s'est tarie, ta bouche d'amarante s'est givrée et ton visage est roide, oh Lara, comment revenir à la grisaille d'antan, la ville me semble peuplée de spectres cendreaux comme des mégots brisés, alors que toi, mon amante versicolore, du haut de ton trépas tu m'attires vers le premier matin des elfes, vers la mouvance des corps et l'éclatement des cœurs, oh Lara, ce n'est pas terminé, mais pourquoi me délaisses-tu, ne serais-tu qu'une Lilith, un succube concupiscent, abandonnant le mâle vidé telle une charogne une fois aspirées ses énergies suprêmes? Non, ma beauté délétère, tout feu tout flamme je t'attends encore, et si tu ne peux plus te glisser jusqu'à moi, alors montre-moi la voie pour venir te rejoindre, que je m'abreuve encore une fois de ton suc melliflu...

□

Elle l'a dit. Elle l'a dit. Je sais maintenant le passage.

□

La fuite du vent, en cette aurore blafarde, parsème les allées de feuilles jaunâtres, abandonnées aux danses de leurs derniers instants de grâce. Ils marchent lentement à travers le cimetière désert, petit couple échevelé, les yeux roses et dilatés par les contrecoups d'une nuit de neige dans ce bar souterrain, d'une nuit trop longue et enfumée qui resserre à présent l'étau sur leurs tempes engourdies et leurs narines exacerbées. Ils avancent sans parler, hébétés par la fatigue et les tremblements, mais aussi par

la surnaturelle beauté de ce décor hors du temps : aube immobile sous les nuages, tombes assoupies et arbres centenaires. Ils finissent par s'égarer dans les détours. Pressant le pas, ils aperçoivent soudain, au pied d'une stèle, un endroit où la terre a été fraîchement retournée : des grumeaux ternes jonchent le chemin, et la fille, l'espace d'un instant, y voit des figues séchées, ce fruit coriace qui lui donne envie de vomir. Elle touche la main de son compagnon. Mais lui s'arrête, interloqué, et s'approche de la tombe. Il ouvre la bouche pour crier, mais il manque d'air et reste là, les lèvres béantes et les yeux exorbités, à moitié étouffé d'horreur. C'est elle qui se met à hurler, des cris spasmodiques et suraigus qui font s'envoler les oiseaux. Devant eux, le corps recouvert de terre jusqu'au torse, la gorge ouverte, un jeune homme gît dans son sang. Sa tête est atrocement renversée en arrière, disendant la profonde coupure, et il semble ainsi contempler de son regard fixe la pierre tombale qui le surplombe, avec aux lèvres un sourire rendu hideux par la mort. Il serre encore dans son poing raidi un couteau de cuisine. La jeune fille cesse soudain de hurler, et gémit qu'il faut aller chercher de l'aide, quelqu'un, c'est horrible, et elle s'éloigne un peu en appelant son ami à travers ses sanglots. Mais lui reste là, fasciné par ce spectacle interdit, la mort pour de vrai, il a l'impression de rêver, cauchemar froid dans ce matin impensable, et il se dit que ça ne se peut pas, que personne n'a la force de se trancher la gorge comme ça, et pourtant il sent que c'est vraiment un suicide, mais pourquoi le cadavre sourit-il ? Ses yeux tombent soudain sur la stèle funéraire éclaboussée de sang, et il lit : Lara Guttenbraun. C'est tout. Pas de dates. La fille hurle alors son nom et cette fois il sent presque de la folie dans sa voix ; il sort de sa torpeur, se détourne vivement et marche vers elle. C'est ainsi qu'il ne voit pas la mouche sortir de l'oreille du mort et voler prestement à sa suite. Lorsqu'elle pénètre d'un coup dans son oreille droite, son esprit est si retourné qu'il sent à peine un chatouillis. Il se frotte la tempe sans même s'en rendre compte, rejoint son amie et la serre très fort dans ses bras.